

Gironde

CRUES

# Inondations régulières : « Il y a une part de normalité »

Linda Douifi

---



*Le Libournais fait partie des territoires à risque d'inondation important, comme ici, au début de l'année. - KARINE POUILLAIN*

**Les débordements sont-ils plus nombreux qu'avant ? Si l'influence de l'homme joue en partie, dans de nombreux secteurs, les crues ont toujours fait partie du quotidien. Exemple en Libournais**

En 1944, lors d'une crue, l'eau est montée jusqu'à 6,36 mètres dans le Libournais. « À l'époque, les services de la préfecture ont interpellé l'ensemble des maires pour leur demander ce dont ils avaient besoin. Tous ont répondu : "Rien, puisque nous avons nos bateaux." » Chacun disposait en effet de sa petite embarcation pour pouvoir évacuer. Cette anecdote, livrée par Christine Guérin, technicienne rivière au sein d'Épidor, en dit long sur la perte de culture du risque inondation. L'arrivée d'un flot d'urbains, non habitués à ces trop-pleins pourtant récurrents dans l'est de la Gironde, a contribué à la perte d'un certain bon sens.

Les maisons sur merlons ont laissé place à des habitations construites sans surélévation, les rez-de-chaussée longtemps inhabités car trop exposés ont peu à peu été investis et des zones à fort risque d'exposition ont été construites. Résultat : si les inondations ne sont pas forcément plus nombreuses, leur intensité et, surtout, leurs dégâts vont croissant. En particulier dans un territoire comme le Libournais, soumis à la fois aux phénomènes fluviaux et maritimes, et classé comme territoire à risque important. Explications.

## **Submersion marine**

En matière d'inondation, de nombreux facteurs entrent en jeu. Notamment la submersion marine, liée aux tempêtes, aux forts coefficients de marée mais aussi à la montée du niveau des mers. « En soixante ans, il a augmenté d'environ 60 cm et on estime que ce sera 60 cm à 1 mètre de plus d'ici à 2100 », informe Christine Guérin. Avec de fortes conséquences sur les palus, nombreuses dans le Libournais : d'anciens marais, des terres que l'homme a gagnées sur l'eau à grand renfort de digues et d'installation de jalles, esteys et systèmes de vannage pour faire entrer et sortir l'eau. Des zones relativement basses et donc fortement exposées.

Dans la vallée de la Dordogne, des digues protègent çà et là certaines de ces zones. Et pour cause : ces ouvrages ont été construits pour donner aux palus un usage agricole. Souvent constitués de terre, ils sont particulièrement vulnérables. S'ils permettent une protection sur des événements de faible intensité, ils ne résistent pas en cas de submersion. D'autant qu'à l'origine, ce n'est pas leur rôle. « Quand les gens voient une digue, ils se sentent protégés mais c'est une fausse perception. Ça peut être le cas, ponctuellement, pour les inondations dites quotidiennes, mais lorsque l'eau passe par-dessus, les gens se retrouvent un peu piégés. »

### **« Quand les gens voient une digue, ils se sentent protégés mais c'est une fausse perception »**

Tout comme l'apparition de grands barrages hydroélectriques le long de l'axe du bassin de la Dordogne, qui a eu pour effet de « tamponner les crues » et d'effacer les plus faibles épisodes, ces « créations de l'homme » contribuent à « un effet de sur-sécurité qui n'existe pas », analyse la technicienne rivière. Et d'expliquer que si le changement climatique joue en partie, notamment sur l'intensité des épisodes, « il y a aussi une part de normalité » dans ceux-ci.

## **Une pluviométrie plutôt stable**

Côté pluviométrie, si les interprétations diffèrent parfois y compris dans les résultats du Giec, « globalement, il ne va pas y avoir de grosse variation sur la quantité de pluie chaque année. En revanche, avec l'évolution des températures, l'intensité des épisodes est plus forte, comme on l'observe déjà », relate Christine Guérin. La hauteur des vagues moyennes d'hiver devrait elle aussi augmenter. Au-delà de l'artificialisation de certains secteurs avant la prise de conscience de la loi Allur il y a un peu plus de dix ans, de nombreux cours d'eau ont été recalibrés, curés – sans embâcles, rien ne freine l'écoulement – et contraints dans « leur extension latérale » selon le jargon idoine, des ripisylves et des haies ont été enlevées... « Ce qui fait qu'aujourd'hui, quand il pleut, ça s'écoule beaucoup plus vite. »

Phénomène auquel il faut ajouter l'engorgement des réseaux urbains d'évacuation et le ruissellement qui transforment ces petits cours d'eau en ruisseaux, voire torrents selon les épisodes.

Idem avec les zones humides un temps malmenées avant, désormais, d'être protégées, voire réhabilitées. Elles jouent à la fois un rôle de tampon et d'éponge, en captant une partie de l'eau. « Sur un territoire comme le Libournais, dont l'exposition à la submersion marine ne va faire que s'accroître, il faut que l'eau puisse être stockée en attendant la décrue dans des secteurs où on n'a pas de risques humains ou autres. » Des secteurs forcément profitables qui, en plus, brisent la vitesse de propagation. Les anciens avaient tout compris. Le plus compliqué reste de combiner le savoir-faire d'antan aux usages de la vie moderne.

Publié le 09/03/2024 – Sud-Ouest – Linda Douifi